

# Découvertes

Musique

## Dommmages de guerre chez les Macbeth

► Coup d'éclat à la Monnaie pour la dernière production de la saison.

► Concept cohérent et lisible de Krzysztof Warlikowski, superbe distribution, chœurs en altitude. Sous la direction musicale de Paul Daniel.

Après "Médée" de Cherubini (2008), revoici le metteur en scène polonais Krzysztof Warlikowski à La Monnaie, dans un "Macbeth" de Verdi aussi limpide que "Médée" était touffu et tarabiscoté. L'ouverture est pourtant déconcertante : sous le rideau de scène à peine relevé, on distingue deux hommes en tenue de combat (encore des tissus de camouflage et des combat-shoes...), mais au repos (en singlet) vautrés devant un échiquier, pendant qu'une voix lit, en anglais, la lettre qu'envoie, depuis le front (du Vietnam), un soldat à la femme qu'il aime; on y entend les habituelles descriptions de carnage et de mort associées à la banalité du quotidien, aux mots d'amour, à l'espoir du retour. Les joueurs d'échec sont Macbeth et Banquo, revenant victorieux de la guerre qui opposa l'Écosse à la Norvège, et gagnée sous la bannière du roi Duncan. Ils sont les vainqueurs, mais la mort est en eux, comme elle hante tous les combattants revenant du front, voués ensuite à rechercher, sous d'autres formes, l'excitation du combat et la confrontation "ordalique" à la mort, sous peine de sombrer dans la déprime ou la folie (lire à ce sujet le texte de Christian Longchamp). C'est le premier thème développé dans la mise en scène. Le second est l'absence de descendance (le deuil ?) du couple Macbeth : tout le surnaturel de la pièce sera représenté - avec un troublant pouvoir de mystère, de séduction et de danger - par des enfants. Le visuel est signé par la fidèle Malgorzata Szescniak et les vidéos - bulles poétiques, en noir et blanc, amplification ou contrepoint de l'action - par Denis Guéguin.

Au cours de l'opéra, il faudra bien se plier au langage warlikowskien et à ses obsessions (parfois encombrantes) et accepter de ne pas tout comprendre au foisonnement proposé au regard. Mais il faudra surtout tendre l'oreille : Warlikowski a le don, utile dans son métier, de rendre la musique lisible, et c'est Verdi lui-même que le Polonais met à l'action, et son



Banquo (Carlo Colombara) et Macbeth (Scott Hendricks) : le repos des guerriers.

génie à conduire le double mouvement d'horreur et de compassion suscité par le couple meurtrier. D'autant que la direction de Paul Daniel, à la fois analytique et organique, soutient cette lisibilité tout en faisant de l'orchestre l'élément moteur du drame.

Et donc, grâce à - ou en dépit de - tout ce qui l'entoure, c'est la musique qui garde le premier rôle, dès l'ouverture dont la modernité est encore soulignée par le contexte. L'hallucination vécue par les militaires (qui ont un peu tapé sur le whisky) est partagée par tout le public : les sorcières l'encerclent et lui chantent leurs sibyllines prophéties dans les oreilles. Car c'est une autre trouvaille des maîtres d'œuvre d'avoir séparé les chœurs du plateau et de les avoir placés aux quatrième balcons, de part et d'autre de la salle, impliquant l'assistance dans les manifestations populaires comme dans les voix étranges surgies de l'inconscient.

Quant à la distribution, elle porte à fond les intentions de la mise en scène. Dans le rôle de Macbeth, le baryton texan Scott Hendricks mêle idéalement la

fragilité et la puissance, impression encore renforcée dans les images agrandies projetées sur le fond de scène (en particulier dans la scène du banquet, malgré le brouillage du faux direct et les décalages de lip-ping). Son alter ego Banquo est chanté par la basse italienne Carlo Colombara, timbre noir et brillant, excellente projection, charme. Et la Lady Macbeth de la soprano géorgienne Iano Tamar, voix un peu dure mais solide, aigus assurés et belle présence scénique, n'est pas en reste (Lisa Houben prendra le rôle les 17 et 29 juin). En Macduff, le ténor américain Andrew Richard trouve un rôle à la mesure de sa vaillance vocale et de son physique de jeune premier (vif succès) et la courte intervention du jeune ténor français Benjamin Bernheim, dans le rôle de Malcolm, fils du feu roi Duncan, atteste des moyens prometteurs. Avec encore la soprano néerlandaise Janny Zomer, suivante de Lady Macbeth, Justin Hopkins, Gérard Lavalle et Jacques Does.

Martine D. Mergeay

→ La Monnaie, jusqu'au 30 juin. Info : 070.23.39.39 ou [www.lamonnaie.be](http://www.lamonnaie.be)